

## 1er prix catégorie ADULTE

Titre : « La fille en verre »

Manon parle. Quand Manon parle, t'as pas le choix de l'écouter, sa voix est trop vraie et trop fausse en même temps. C'est Manon qui te parle, mais ça pourrait être Marie-Kim ou Sandra ou Nancy, n'importe qu'elle fille croche qui te parle et que ça te fait mal. Elle dit : « Il y a une fille en verre quelque part qui joue à être moi. » Manon fume. Elle ferme à moitié les yeux et avale la fumée lentement, comme si elle buvait de petites gorgées. Tu te dis que Manon a soif. Elle parle. « Je fais comme si sa vie existait... » Manon arrête deux secondes et te regarde dans les yeux, tu sais, jusqu'au fond du ventre. « Pour ne pas la déranger. »

Steeve parle. Steeve, c'est l'ex de Manon qui l'aime toujours, le genre d'ex qui lui massait les pieds quand elle n'avait pas le goût de faire l'amour. Juste pour toucher sa peau pareil. Pis lui faire du bien. Steeve a su écouter ce qu'elle ne disait pas, il peut te dire Manon comme un poème : « Quand tu demandes comment elle va, la fille en verre va comme il faut. » Steeve fume lui aussi, c'est Manon qui lui a donné le goût. Elle fait ça des fois. « Elle ne sait pas où, mais elle y va, elle sourit et elle va bien. » Steeve ferme les yeux parce que le sourire de Manon lui fait mal, même dans sa tête. C'est un sensible même s'il est capable de boire son poids en bière, c'est Manon qui te l'a dit.

Jenny parle. Jenny, elle te regarde pas quand elle te parle parce qu'elle a un œil qui louche, le gauche. Ça la rend tellement vulnérable qu'elle n'arrive pas à croire qu'on puisse la trouver belle, alors dès qu'un gars regarde ses fesses elle tombe en amour. C'est bête. « Les gens veulent la voir sourire, ça les rassure. » Jenny fume elle aussi, parce qu'à treize ans elle croyait que ça la vieillissait. Ça a fini par la vieillir. Jenny à vingt-cinq est déjà une femme usée, comme Manon, Sandra, Nancy ou n'importe quelle fille croche. Ce sont des toupies les gens, sans mouvement ils tombent, qu'elle te dit. Jenny te rend triste parce qu'elle a un peu raison.

Manon, elle ne bouge pas, elle stagne. Manon, c'est la fille en verre qui se transforme en étang gelé qui s'ouvre si on marche dessus. Ça lui arrive souvent.

Manon parle encore. « La fille en verre dit bonjour à ma place. Elle est polie. » Manon rit un peu. Tu n'aimes pas vraiment son rire, elle devient tellement belle tout à coup que c'est dur, après, quand elle s'arrête. Toi aussi tu trouves que Manon est polie, un peu trop même, tu as peur qu'elle se casse si on

l'échappe. Comme une poupée-porcelaine. Tu as peut-être raison de t'inquiéter. On l'échappe beaucoup, Manon. Trop de mains se l'échangent. C'est une fille en verre cassé, une mosaïque de baisers crachés. Maintenant elle est toute tranchante.

Steeve parle tout bas, tu te rapproches pour l'entendre. « C'est une fille en verre blessé. Elle garde la trace de vos doigts gras sur ses tessons meurtris. » Steve est poète depuis qu'il a senti le cou de Manon.

Yannick part à rire. Yannick, c'est le dernier qui l'a jetée et il n'a jamais essayé de la comprendre. Il voulait la prendre, c'est tout, c'est bien assez. Manon c'est le genre de fille que tu baises, pas que tu épouses, c'est Yannick qui l'a dit. Il t'a dit aussi : « C'est un bibelot de verre sale. Même des yeux couchés là, juste là, contre ses courbes vides, ne peuvent voir au-travers. » Toi tu divises les filles autrement, celle que t'aime et les autres. Quelque part là-dedans, il y a Manon.

Manon parle toujours, tout bas, sa bouche est un coquillage salé sur ton oreille. Ses mots dansent sur les murs et s'enfuient, tu dois te concentrer pour les capturer. Les mots de Manon sont des papillons très rares qu'il ne faut pas effrayer. Elle chante : « Il y a une fille en verre quelque part qui joue à être moi. » Manon t'embrasse, elle goûte le gâteau à la framboise, Manon c'est un dessert avec de la crème par-dessus. Elle veut te faire une pipe parce que c'est ce qu'elle croit faire de mieux, Manon. Tu lui flattes les cheveux après, t'es pas très bon. « Ça tire. » Tu t'excuses. Manon s'endort comme une petite fille à côté de toi, le menton encore collant. Elle murmure : « Si je peins en jaune ses bras bleus, à la fille en verre, elle fera un beau vitrail que je pourrai pendre à la fenêtre. »

Manon tu l'as ramassée juste à temps, parce qu'elle est malade de jouer à être une autre. Elle est fragile, et froide, et dure, comme un glaçon, elle fond vite aussi tu vois. Tu vas essayer de la consoler, mais ça se laisse mal consoler, des filles comme ça.

Si tu l'échappes, ça va être la fois de trop. Elle va tomber par terre et ça va faire un grand bruit. As-tu déjà entendu ça, un bruit de fille qui se fracasse? Ça se dit pas comment c'est terrible, c'est comme si tout ton corps vibrait à se fendre en deux. Elle va revoler dans tous les coins Manon si tu la laisses tomber. C'est beau des filles en verre, c'est brillant, mais c'est mince tu sais. C'est précieux aussi.

## **2ième prix catégorie adulte**

### **Titre : Point de fuite**

Sur l'atelier, le thé aux reflets d'or fumait dans une petite carafe de porcelaine blanche. Le soir tombait, estompant peu à peu les dernières pâleurs du jour. Une lumière chatoyante se répandait du foyer où un feu de boudeaux fendus crépitait. Dehors, le vent soufflait si fort que les branches des arbres de la cour venaient s'abattre contre les vitres ternies de la maison avec des craquements qui pouvaient ressembler au bruit des os qui se brisent. La neige tombait avec une ténacité muette, dessinant dans sa chute tantôt des lignes droites, tantôt des spirales ou d'autres formes géométriques improbables que le vent balayait aussitôt. La vieille maison elle aussi gémissait de toutes ses planches racornies. Mais toute cette agitation ne détournait pas l'attention du vieillard, tout absorbé qu'il était par la confection de ces petites figurines au visage humain qu'il sculptait à longueur de journée, dans le moindre petit morceau de bois qui lui tombait sous la main, dont il peignait les traits du visage et l'expression du regard et qu'il habillait même parfois de petits costumes de soie légère semblables à des vêtements de poupée. Ces minutieux travaux l'occupaient à un tel point qu'il en oubliait de se nourrir. Toujours replié sur lui-même dans cette posture pensive, tout son corps avait fini par se vouter ; ses doigts s'étaient tordus comme de vieilles racines et il était devenu aussi maigre que les clous qui soutenaient laborieusement la charpente de la maison dont chaque recoin était rempli de ces mystérieuses figurines au regard familier au fond duquel semblaient se tramer d'illISIBLES pensées. Pas un espace où ne se dressaient ces armées de statues. Toutes semblaient regarder vers un même point à l'horizon, dans une posture de prière ou peut-être de supplication, comme si devant elles se jouait le plus formidable des spectacles.

Tout à coup, un terrible fracas se fit entendre dont les retentissements soudains semblèrent se répandre longtemps dans l'espace, comme un écho, de loin en loin. L'homme sursauta, brusquement sortit de sa concentration, laissa tomber au sol la figurine dont il commençait à peine à tracer le contour des yeux. Il regarda par la fenêtre mais ne vit rien, tant la neige voilait l'horizon. Il enfila son manteau, ses bottes et sortit. Sur la route, au loin, se dessinait une masse noire qu'il ne parvenait pas à identifier. Il marcha d'un pas lent et maladroit vers cette forme imprécise, la tête enfoncée au creux des épaules, les yeux plissés par le vent glacial qui charriait de minuscules éclats de glace vive qui lui piquaient la peau comme des étincelles.

Un profond ravin tranchait abruptement la terre, le long de la route. L'été, un petit ruisseau à l'eau limpide y coulait, se gonflant comme un torrent lors des crues printanières et s'asséchant presque complètement durant les longues canicules de juillet. Là, au fond de cette longue crevasse, gisait une voiture, sens dessus dessous. On entendait encore les grincements de tôle. De lourds flocons de neige tombaient sur la mécanique encore brûlante et se transformaient aussitôt en vapeur. Sur la chaussée, on pouvait suivre le trajet de la voiture par ces longues traces noires qui s'effaçaient peu à peu à mesure que le vent soufflait. On pouvait même identifier précisément le point de rupture où le véhicule avait dévié de sa trajectoire pour s'échouer brutalement contre les rochers dissimulés sous la neige. L'atmosphère était devenue étrange. Toute cette fureur de la nature, tout ce bruit, tout ce mouvement semblait étrangement factice. On aurait dit qu'une blague, une représentation ironique se jouait et qu'en arrière-plan, sur la toile tendue de monde, tout était emprunt d'une troublante immobilité, d'un immuable silence. Et le vieil homme, debout, les mains dans les poches, la tête baissée contre le vent, regardait fixement, d'un air impassible jusqu'à ce qu'un cri, un appel à l'aide, à peine audible, le sortit de cette curieuse méditation. Il s'approcha péniblement de la voiture, calant dans la neige jusqu'aux genoux. Du revers de la main, il retira la neige et le givre de la fenêtre, côté passager, pour voir à l'intérieur. Un homme, au volant, suspendu la tête en bas par sa ceinture, le visage ensanglanté, luttait péniblement pour se défaire de ses liens. Il était à bout de souffle, son visage grimaçait de douleur. Des débris de verre s'étaient fichés un peu partout dans son corps, comme des pointes de flèche. Il renouvelait sans cesse ses appels à l'aide qui se transformèrent finalement en murmures. Puis le silence revint à nouveau. Le conducteur avait perdu conscience. Alors le vieil homme recula d'un pas, repris cette position d'immobilité méditative qu'il avait quelques instants plutôt, puis repris le chemin de la maison, tête baissée, visage crispé par le froid.

Il reprit sa place à l'atelier. Il ferma les yeux quelques secondes, comme sous l'effet de vertige, puis ramassa la statuette tombée par terre. D'un trait habile de pinceau, il traça le contour des yeux, avec, au centre, ce petit point blanc, point de fuite de toute lumière, qui semble donner vie au regard, lui transmettre une nature humaine et peut-être même la densité d'une mémoire. Une fois ce dernier détail terminé, il déposa la figurine au milieu des autres, tournée vers cette même perspective imaginaire qu'elles contemplaient toutes. Il prit un autre morceau de bois et commença une nouvelle figurine. La tempête, dehors, avait tôt fait d'effacer ses pas dans la neige. Le feu crépitait sur ses braises scintillantes. Le thé au couleur de miel fumait encore dans la carafe de porcelaine.

### 3<sup>ème</sup> prix adulte

#### Titre : La nuit est un beat d'oiseau malade.

La nuit, c'est là qu'on se voit souvent. La nuit elle te rend fou -elle me rend folle-, et c'est parfait. C'est ça que je veux pis toi aussi. Je sais lire ces choses là. Je sais les lires entre les lignes de ta voix, à travers les rondes et les pauses, les grandes portées que tu fais. Cette mélodie est universelle et moi, j'ai mille ans pour ces choses là. J'ai la mémoire imprimée du discours des yeux, des rituels de toujours, je sais qu'entre nous il y a des fils de funambules et qu'on s'y garoche n'importe comment pour s'impressionner, se montrer brave, avec nos beaux costumes qui brillent dans la nuit. On n'est pas encordés, non non, jamais, mais on n'a pas peur parce que la vie c'est juste trop *sweet* dans ces moments là. Te frôler la cuisse, regarder ta bouche c'est tellement mieux que marcher sur le vide.

...

La même nuit, ta chambre. J'éteins la lumière. Tu dis non je veux te voir tout au complet, ça arrive juste une fois une première fois avec toi. Je dis ok pas de trouble je veux pareil. Grand fauve miam, premier soir de ta peau. La nuit est un beat d'oiseau malade. Elle palpite.

...

Je sais c'est quoi la poésie astheure. C'est les chuchotements de nous dans tes draps santé. C'est cet hiver là, sa tiédeur, ses flammèches. C'est toi.

...

Quelques temps plus tard, l'immensité blanche. On est couchés sur le lac à compter les soleils de minuit et d'un coup, il fait un grand bruit sous nous, sous nos corps dans leurs soutes. Le lac craque de partout. Il s'étire les os. On n'a pas peur parce qu'on ne le prend pas pour acquis, on le prend comme il est. Il est si grand et on se sent comme le monde entier couché sous les étoiles, minuscules. J'ai un peu la chienne quand même, que le lac s'ouvre entre nous deux - ta mitaine dans la mienne-, qu'il s'ouvre et nous sépare, genre une photo d'ours polaire qui se détache de sa banquise et qui dérive mais non, on n'a pas bougé d'un poil non, on n'a pas bougé. On a comme qui dirait confiance. C'est là je pense qu'on tombe amoureux. Je pense.

Jésus Marie.

Pendant ce temps là la crevasse se forme plus loin à l'autre bout mais trop loin encore pour qu'on s'en soucie.

...

Un dimanche après-midi à l'aréna. Ça se passe vite. Je tombe en patins, tu ris tu me tends la main et c'est là que tu me dis je t'aime. La patinoire fond au complet sous mes leggings léopard. Tu me relèves, on s'embrasse. Ça pétille. Feu de Bengale. Les enfants passent à côté de nous et disent eurk. Je m'envole lentement jusqu'au plafond et je leur fais des bye-bye de la main, à travers les fanions colorés des équipes de hockey mineur.

...

Ça sent le printemps. Un mélange de pisse de chat et de crotte de chien qui dégèlent. Les cochonneries lentement refont surface. Les filles sortent leurs minis, leurs grosses lunettes, leurs coupes de cheveux: elles se sont toutes passé le mot pour être Rihanna ou hipster. Le monde chiale qu'il est pas supposé faire chaud comme ça à ce temps-ci. Toujours la même chose. Tout tourne.

Je ne vois que toi dans la puanteur du printemps. T'es plein de lumière. T'es aussi beau qu'un bout de tunnel. Je suis tellement joyeuse, je jouerais à la marelle. Soleil, asphalte chaude et particules multicolores. Sautiller jusqu'au ciel écrit en majuscules. J'ai envie de dessiner un gros coeur pastel sur le trottoir, comme une nenoune.

On s'aime pis c'est doux comme dehors. Le printemps ça sent le sexe pis on surfe dessus. Les montagnes de neige en arrière des centres d'achats n'en finissent plus de finir. Les petits monsieurs arrosent leur gazon pour faire fondre les dernières mottes brunes. On commence tranquillement pas vite à réintroduire la Corona-avec-full-lime (sinon ça goûte la moufette). On la débouche avant souper et on se saoule de Mexique jusqu'à pas d'heure.

...

Boum. La nuit, la route. Ton hostie de voiture. Ton hostie de Honda Accord il n'en reste plus rien. Comme il ne reste plus rien de toi non plus. Tout s'écroule. La nuit se referme. L'air ne sent plus rien et les pneus chauffés.

...

Lendemain hôpital. Blouse blanche qui dit plus rien à faire. Tes parents, je les avais jamais vus, débranchent le fil qui te tenait dans le funambulisme entre la vie et la mort, entre toi et moi.

Il ne reste que quelques gouttes de ma petite odeur dans ton soluté.

Je me dilue en toi doucement.

Je te dis salut mais je trouve que tu fais chier de mourir drett là, tsé y'a encore des condoms de toi qui traînent sous le lit et de la craie sous mes chaussures. C'est n'importe quoi, ça se peut juste pas...

...

Depuis quelques jours je peux plus dire ton nom et déjà ton visage est flou sous mes paupières. Tout tourne.

Je ferme les yeux et je nous vois dériver chacun sur notre bout de glace. On est une photo d'ours polaire. Il ne reste que moi, qui ne trouve plus de banquise pour s'accrocher.

Fuck la Corona, la poésie, les funambules, les je t'aime. La nuit, j'ai les yeux grands ouverts.

## 1<sup>er</sup> prix catégorie jeunesse

### Titre : Morts, buffets, colliers et cassette

Il y a des gens qui s'étouffent et qui en meurent, et qui ont pour cette raison une bien mauvaise journée. La dame de l'appartement 12 avait une fille du nom d'Yvonne. La jeune Yvonne, fascinée par son incapacité à vivre dans le monde a, un jour ou l'autre, décidé d'aller s'étouffer au Grand Nord. Bien entendu, cet étouffement n'était pas son plan, son paon, son penchant, sa décision prise et réfléchie. C'était un adjuvant, un accident, un schéma narratif de la terreur, grise, qui se cache dans la cassette, sur le dessus du piano, entre l'encyclopédie et l'Histoire des peuples, du pouvoir, des poires. C'était un coup, son Grand Nord, un coup donné à en perdre pied, dans la glace, la place, l'agace, Yvonne voulait y patiner, heureuse, toutefois l'agace embrassait son frère sa mère ses obsessions, lui rentrait dedans, lui fracassait les dents, lui brisait ce petit collier de pâtes peintes qu'elle avait fait, vingt ans plus tôt, dans la classe de maternelle.

Imaginez : mourir Nord comme dans Grand Nord, ours polaire au gorgoton, personne ne sait où tu te trouves, ta mère inquiète, ton destin bien froid, fixé dans la neige, asphyxié dans la glace, dans le morceau hyperboréen que tu n'as pas su cracher. Et en revenir les pieds devant.

Alors le Grand Nord la pousse, sur le pouce, la monte vers ce qui monte, lui refroidit la taille, la rapetisse pour qu'elle y entre en grand. Elle s'y englace, s'y efface, s'y trace une sombre destinée. C'est la poire. Le penchant pour la poire importée se logeant dans la gorge, bloquant l'air et la chair, travaillant à dompter son incapacité à vivre dans le monde, à fonctionner douze fois plutôt qu'une. Elle avait pourtant un plan, un paon, misérable porte bonheur, substitut à ce collier de pâtes peintes qu'elle avait fait, vingt ans plus tôt, dans la classe de maternelle. Un paon d'argent et d'inutile, pendant dans un appartement, le douze, où une maman l'avait agacée. C'est que ce ne sont pas que les paons, qui y pendent, au douze : mais les frères, aussi. Il y a pendu pendant trois temps, l'agace. Pendu bien communément dans une penderie, appartement douze, la chaleur et la résine, l'infamale maman qui pleure fort le sang de ses enfants. Mourir à corde raide dans une garde-robe, un coup de pied fracas sur la chaise de rotin fracas, une bien belle chaise, brisée maintenant. Brisée comme un cou cordé qui l'a bien profonde, la garde-robe de mère, ses avertissements avilissants, galvanisant l'hypothalamus et les muscles qui se dérobaient à son emprise, chutant froidement sur la céramique de la garde-robe. Tu ne devrais pas jouer debout sur une chaise, une corde autour du cou, c'est imprudent. Mourir fracas en ayant pris le temps de changer sa photo de profil Facebook.



Et la mère. Rien n'est plus horrible, pour une mère, que de découvrir, le même jour, son unique fils pendu dans la penderie, et d'apprendre par téléphone, vingt-quatre minutes plus tard, la mort de son unique fille, étouffée au Grand Nord. Quand on a quatre-vingt-quatre ans exactement, de ce genre de nouvelles, on en pâtit.

Mais c'est sans intérêt, les vieux meurent sans fracas. Revenons-en à Yvonne.

Le froid règle tout : c'est connu. Partant de là, en silence, elle avait pris son paon en silence, et rien d'autre, rien d'autre du tout, pas même ce collier de pâtes peintes qu'elle avait fait, vingt ans plus tôt, dans la classe de maternelle. Pas même une poire, rien, et était partie au Grand Nord en silence, sans même changer sa photo de profil Facebook. Elle l'avait pris, le paon, fracas au larynx, la vie en miettes de poires, avait grimpé dans le froid, là où les poires sont gelées, pour y aller mieux s'étouffer que son frère ne l'aura jamais fait.

Et elle a magnifiquement réussi. On l'entombe dans le sud. Au Nord, la terre est trop dure et on se fracasse quand on y creuse le passé pour y enterrer les morts. C'est connu. C'est dans toutes les encyclopédies.

On l'expose pendant trois temps dans une salle où ce qu'il y a de plus froid, c'est ce buffet, à l'entrée, oncles et tantes venus pour les sandwiches, le café froid, dégueulasse. Venus pour parler conneries et couvrir le bruit des morts, chacun sa boîte, elle à droite, lui à gauche, la mère au centre, heureuse présentation, coup de tête du directeur du salon, bien fier. En général, on se méta-fout du sépulcral, alors on s'y gave, s'y rafraîchit de jus fermenté qui rend aveugle, s'y buffette par bouchées glacées. Yvonne, la nourriture, elle l'a dans le cou. Dans ce collier de pâtes peintes qu'elle avait fait, vingt ans plus tôt, dans la classe de maternelle. Rien dans son cou à lui, hormis des marques rouges sous une cravate rouge, une ironie de nœud pour cacher les marques d'un autre nœud. Des rêves tout le tour du cou. Sa mère s'en souviendrait, si elle n'était pas morte de chagrin. À la maternelle, Yvonne ne disait pas *je voudrais suffoquer du Grand Nord poireux, poisseux, congelé*. Elle disait *je veux être historienne! musicienne! encyclopédienne!* Et elle faisait un collier de pâtes peintes. Mais il est où, maintenant, ce rêve, direz-vous? Il est dans la cassette, sur le dessus du piano, entre l'encyclopédie et l'Histoire des peuples.

Tout est écrit. On a vidé la cassette de sens, on le lui a mis autour du cou. Dans la cassette, on a enfermé le rêve. Elle, c'est dans une tombe, qu'on l'a enfermée, avec un collier de pâtes peintes comme seul témoin, un collier de paon fracassé à la main. Où sont les autres? Au buffet. Et ses rêves? Dans

l'appartement 12, pendant qu'elle moisit entre un ex-pendu et une mère agace.

Dans la classe de maternelle, vingt ans plus tôt. À la récréation : toux, renflement, étouffée en mangeant sa collation. Une poire. Qui l'a sauvée? Son frère. Un collier de pâtes peintes pour le remercier, mais il n'aimait pas le rose.

La fin de l'année, une cassette, remise à sa mère, placée sur le piano, entre l'encyclopédie et l'Histoire des peuples.

Tout y est.

Je ne redirai pas ce qu'il y a, dans la cassette. Je n'en ai pas envie.

## 2<sup>ème</sup> prix jeunesse

### Titre : Séquences de péchés disloqués

J'ai enfilé ma robe. Ma robe favorite. Celle en velours bleu comme un ciel, un ciel de lit bleu foncé; un ciel de nuit ombragé. Tu ne l'as encore jamais vue.

J'avais encore les cheveux mouillés d'avoir pris un bain et d'en avoir perdu le temps. Parce que je baignais dans ma paresse, j'en ai manqué mon rendez-vous. Puis je me suis rappelé que j'avais le droit d'oublier que j'avais oublié et j'ai glissé dans la baignoire, un glissement aussi long que le corps peut l'endurer. Mes cheveux sècheront même dans le froid extérieur. Avant de partir, j'ai appliqué méthodiquement mon rouge à lèvres. C'est le moment où j'accepte ma féminité et joue bien mon rôle en me barbouillant le visage. Le maquillage me rend vulgaire, alors je vulgarise seulement ma bouche. Je la rends accessible, plus que je ne le voudrais. Parfois elle parle d'elle-même, elle ne prend pas mes pensées au sérieux, la salope. Se gardant bien d'écouter ce que mon cerveau lui dicte. Elle t'a demandé hier soir de l'embrasser, même si mon corps n'en voulait rien. J'ai abdiqué, puis je suis partie sans te dire au revoir. En marchant, je cherchais mes cigarettes et mes allumettes. Mais j'ai réalisé que je les avais laissées sur la table. Mon envie de nicotine s'est calmée à l'idée que je devrais revenir sur mes pas. Ma perpétuelle fuite des événements s'accélère quand des humains y sont inclus.

J'ai rangé le tube de rouge dans ma boîte à babioles. Elle est recouverte de phrases découpées dans des livres. Elle renferme des petits objets que je garde par attachement ou par mégarde. Des bijoux, un petit flacon de parfum, une aiguille et une vieille photo d'une femme que je ne connais pas. Je prétends qu'elle est une de mes réincarnations et je me demande combien d'années elle a vécu. De temps en temps, je danse à travers sa vie que j'imagine mieux que la mienne. Puis j'ai lacé mes bottes. Ces bottes que tu avais jetées par la fenêtre, ne trouvant rien d'autre de mes affaires parce que je détestais m'éparpiller chez toi. Tu me criais que je devais cesser de pleurer, que j'étais folle et que cette folie, un jour, m'arrêterait. Tu me disais que je ferais mieux de m'en aller. Peut-être croyais-tu que j'allais revenir, ne serait-ce que pour mes cigarettes. Pourtant tu m'avais déjà mentionné que ma folie t'enivrait et que tu parvenais à cerner ma beauté sous mon visage déformé par les larmes, incapable de se contrôler. Tu es le seul qui la voit, ma beauté. Parce qu'elle s'empêche de s'exhiber comme je le voudrais. Elle trouve toujours un moyen de se dérober et de m'implanter, dans le cerveau, une idée erronée de ce qui est beau. Les limites étaient

franchies avant même que je n'atteigne les miennes. Cette fois-là, je suis partie pour de bon, reprenant au passage mes bottes au crâne éclaté sur la chaussée, déversant le reste d'affection que j'avais pour toi. J'entends encore l'écho du fracas. En sortant ce soir, j'ai pris un café au coin de la rue. Je ne m'en fais jamais parce que je le fais toujours trop fort ou alors je l'oublie dans la cafetière durant des heures, le rendant imbuvable. Il fait si froid que mes chromosomes s'échappent et laissent passer le vent à travers moi. J'ai pourtant continué à marcher longtemps, mon café à la main, les cheveux mouillés, pour enfin arriver devant chez toi. Je m'étais répété une ébauche de ce que j'avais l'intention de te dire, mais rendu devant ta porte, mes bottes se sont dégonflées. Elles ont repris leur chemin ailleurs, me priant d'oublier ma bouche, contenant ce que j'avais tourné plus que sept fois avec ma langue. Elles ne voulaient plus risquer un nouveau vol entre les rideaux et les réverbères.

Mon père m'avait bien conseillé de ne jamais rester éveillée trop longtemps la nuit. Notre pensée, disait-il, gruge notre sommeil et parce qu'il est tout grignoté, il ne revient pas avant un très long moment. Écouter mes parents ne m'a jamais effleuré l'esprit, alors j'épuise mes réserves de cigarettes dans une nuit qui n'est pas la mienne, pendant que mes cheveux se figent sous le souffle glacial qui parcourt l'échine de la ville. N'empêche qu'il a raison, mon père. Pourtant, il s'est abstenu de me dire qu'un jour, j'allais me retrouver seule et me demander ce que je fais encore là, à mourir de mon passé, à me faner sur de la musique que j'écoute trop et à écrire des phrases qui rassemblent des mots qui n'ont jamais voulu être assemblés. Il paraît que l'essentiel est invisible pour les yeux. Mon père avait omis l'essentiel.

Sans m'en rendre compte, je me suis transformée en héroïne de mon enfance. La fée Carabosse sous des traits familiers. Ma mère avec ses ailes à moitié déchirées qui l'emmenaient là où elle le désirait, mais jamais trop loin. Pour que mon père se rappelle toujours de sa présence et de son absence. Elle prenait peur ma fée. Elle s'enfuyait aussi vite que ses ailes le lui permettaient pour rester libre, libre de nous. Je crois qu'elle confondait notre maison avec sa prison. Elle aussi oubliait l'essentiel. Ma fée avait soif.

Ma mère m'a créée avec du papier calque et du fusain. J'avais son visage de Carabosse sous le mien et des envies cabossées entre mes nerfs à fleur de peau, mes nerfs en fleurs. Je les laissais me guider. Parce que ma mère avait oublié mon cœur et ma raison en me calquant. Des traits trop gros pour le corps que j'ai. Il n'y avait plus de place.

Je viens et je repars comme elle. Sans bruit. Elle m'a transmis sa qualité première, celle de se décourager des hommes. De les quitter dès que les nerfs n'y sont plus. Dès que mon corps rejette l'un d'entre eux, je

le suis de près. Il faut dire que mon corps s'essouffle vite. Une fois échappée, je ne me sens pas mieux, ni pire. Mais en paix. Des semaines, des mois plus tard, mes nerfs s'ennuieront. Ils t'espéreront. Je leur chuchoterai qu'ils te reverront, mais pas pour l'instant. Ils se calmeront et t'oublieront à nouveau.

J'ai cheminé jusqu'aux petites heures, sans regarder où j'allais exactement. J'ai atterri devant ma porte. Ma main grelottante et ses doigts jaunis ont tourné la poignée. Je me suis directement dirigée vers mon lit, sans prendre la peine de me déchausser. Parfois ma fatigue oublie la politesse et la propreté du plancher. Le lendemain, je retrouve mes traces de la veille, agonisantes sur le linoléum. Sur le dos, j'ai regardé les petites lumières installées à l'année sur le haut de mes murs. À travers le voile au dessus de mon lit, on croirait que des centaines de lucioles stagnent dans l'air trop épais de ma chambre. Quand sont venus à mes oreilles les ronronnements de mes chats entremêlés des hurlements de mes nerfs, je me suis dit que j'avais bien fait de garder les bottes à mes pieds. La langue aride, je suis repartie vers chez toi, avec, sous le bras, mon orgueil mal nourri, histoire de compléter mon insomnie sous ton toit.

### 3ième prix JEUNESSE

#### Titre : Une Petite Mort

*"She felt the petite mort at this unexpectedly gruesome information, and left the solitary man behind her."*  
– Tess d'Urberville (1891)

Un grand fracas réveilla Nusch ce matin-là, elle ne découvrit pas son mari à côté d'elle dans le grand nid qu'ils partageaient. Elle essaya de calmer la panique qui commençait à s'emparer d'elle en posant une main fine sur sa poitrine, que l'agitation nocturne avait dénudée. Elle détestait se réveiller seule, il le savait bien. Il n'aurait jamais manqué son réveil, sauf en cas d'extrême urgence. Nusch repensa alors à quel point son mari avait été malade, ces derniers temps. C'était peut-être là la raison de cette moitié de lit vidée du corps aimé. Peut-être qu'à force d'expectorer des fleurs de plus en plus grosses, il avait fini par s'étouffer. Il aurait été alors obligé de se lever pour prendre son sirop et d'appliquer sa pommade sur son torse. Il aurait alors toussé des gerbes de chardons qui l'auraient déchiré de l'intérieur. Il était peut-être encore là, évanoui devant la pharmacie, à se vider de son sang. Oui, c'était logique après tout. Les effets de sa maladie s'étaient accrus exponentiellement. Il y a d'abord eu cette odeur de lavande amère qui émanait de ses bronches quand elle l'embrassait. Puis elle ne put plus l'embrasser à cause de cette sève âcre, mélangée à sa salive. Ce fut ensuite tous les fluides de son corps qui s'épaissirent de résine. Le sexe devint de plus en plus difficile pour son époux et de moins en moins satisfaisant pour Nusch. Devant son mari impuissant, elle commença alors à pallier cette insatisfaction en faisant de Moebius son amant. Elle se mit à côtoyer de plus en plus souvent le photographe alors que de minuscules boutons de jacinthes bleues poussaient sur les extrémités de son époux. Ce ne fut que quand le médecin annonça que son étrange mal provenait de leurs rapports intimes, sonnait ainsi le glas de leur sexualité, qu'elle le délaissa complètement pour son amant. Pas que Nusch était une mauvaise personne, mais elle ne voyait pas comment elle pourrait s'épanouir sans que ses désirs charnels soient réalisés à tout instant. Son sexe était une plaie béante et douloureuse qui ne pouvait être soulagée que par les attentions répétées d'un homme tremblant de volupté. Une fois soulagée de son mal, elle pouvait continuer à aimer tendrement son mari et à le combler de petites attentions pour apaiser sa souffrance à lui de devenir végétal. C'était plus que ce que beaucoup d'épouses d'aujourd'hui font envers leur conjoint. C'est en se rappelant cet amour que la jeune femme trouva le courage de sortir de son lit et de partir à la recherche de sa moitié. Le tableau auquel elle se confronta faillit bien convaincre son cœur d'arrêter de battre. Son époux reposait dans la baignoire de travers, le teint transparent et de la pommade amère à moitié étendue sur son sternum. Enlevant les éclats de verre qui s'étaient fichés dans ses pieds alors qu'elle avait marché sur le pot de pommade éclaté, elle pensa qu'il

aurait bien pu aussi dormir. Dormir, la tête encadrée d'une auréole rouge et un dahlia pourpre obstruant sa bouche. L'horreur fit en sorte qu'elle partit rejoindre Moebius sans s'habiller, son sein ivoire encore sorti de sa chemise de nuit. Elle l'avait rencontré bien des années auparavant, alors qu'elle se cherchait désespérément de l'argent pour ouvrir sa propre dentellerie. Elle avait alors vue une annonce de Moebius, cherchant un modèle pour sa première exposition en tant que photographe professionnel. Celui-ci a fait de l'anatomie génitale son sujet de prédilection. N'ayant rien à perdre, Nusch se dénuda devant son objectif. Fasciné par la fleur aux longs pétales rose pâle que formaient les lèvres de la jeune femme, l'artiste la rappela plus tard pour d'autres projets et c'est avec aisance que la couturière enlevait de plus en plus fréquemment ses dessous de dentelles parfumés devant Moebius. Leur relation, même après plusieurs années, resta de l'ordre de l'artiste et de la muse, quoiqu'elle ne protestait pas quand l'homme au visage de chérubin enfonçait un doigt ou deux entre les deux pans de chair ouverte pour mieux faire épanouir le bouton de rose à la fois végétal et sanguin. Elle s'en amusait. Après son mariage, ses visites chez le photographe s'espacèrent, sans s'interrompre. C'est grâce à cette constance dans leurs rencontres qu'il put suivre l'évolution du mal qui frappait le mari de Nusch. Même quand il put consommer son plaisir dans le ventre de sa belle amie, il prenait des nouvelles de l'époux de celle-ci. C'est pour cette raison que la nouvelle de la mort de celui-ci ne le surprit pas outre mesure quand Nusch vint, pleurante et dénudée, chez lui ce matin-là. Une fois les funérailles et le deuil réglementaire de la veuve passés, il put enfin goûter pleinement les charmes de sa muse. Les hommages immoraux, commis sur la chair blanche de celle-ci par l'homme aux traits angéliques et aux fines lames de rasoir, marquèrent leur courte vie à deux. Mais peu à peu, Nusch devint malade à son tour. Comme son mari avant, son corps s'alourdissait et sa peau devenait dure et froide comme de la porcelaine. Mais elle ne voulait pas que Moebius la vît comme autre chose qu'elle-même, alors elle retenait ses expectorations épaisses et se mettait du talc rose sur les joues. Elle prenait aussi un soin parcimonieux à couper les petites pousses de myosotis qui apparaissaient de plus nombreuses sur son visage et son corps. Le subterfuge dura quelques semaines, mais quand Nusch s'écroula en larmes devant le photographe, parce que la douleur de leurs rapports intimes devint insoutenable, l'homme ne pouvait plus se faire d'illusions. C'est avec un sentiment de fatalité que leur couple se mit à stagner dans l'attente. L'attente de la complète détérioration physique et mentale. Cette dernière arriva assez rapidement, l'esprit de la jeune femme basculant de plus en plus à cause des effets secondaires du cyanure qu'on lui prescrivait pour ralentir la croissance des végétaux. Bientôt, Nusch ne fut plus qu'un petit animal malingre qui se cachait de Moebius, de ses attentions et des herbicides. Et c'est avec patience que l'artiste la prenait chaque fois dans ses bras comme une enfant et la nourrissait

lentement ou la soignait. Et c'est dans cette position que Moebius lui entailla la jugulaire pour la délivrer de ses souffrances. Ce soir-là, quelque chose de beau et de jeune mourut.